CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

Amphitryons, 30 décembre 1902.
Réveillonneurs de la Douzième Nuit, 6 janvier.
Equipe de Nérée, 12 janvier.
Falstaffians, 6 février.
High Priests of Mithras, 9 février.
Elfes d'Obéron, 12 février.
Comus, 16 février.
Atlantéens, 17 février.
Chevaliers de Momus, 19 février.
Equipe de Protée, 23 février.
Equipe Mystique de Comus, 24 février.
Rex, 24 février.

A PROPOS

DE L'ARBITRAGE VENEZUELIEN.

A quelque parti que l'on appartienne aux Etats-Unis, de quelque nationalité que l'on se réclame dans les deux mondes, il est impossible de ne pas accueillir avec confiance les nouvelles qui nous arrivent depuis deux ou trois jours relativement à l'arbitrage, en vue du règlement de l'affaire du Vénézuéla.

Dès les débuts, une seule puissance semblait, par sa position tout-à-fait exceptionnelle, par ses relations commerciales et maritimes, par la puissance de ses deux marines de guerre et de commerce, devoir y jouer le rôle d'arbitre entre les deux parties adverses. C'était elle qui, en outre, avait fait preuve de la plus grande réserve au milieu du brouillard des réclamations qui avait affolé presque tous les gouvernements, bien qu'elle fût le plus lésé de toutes, et pût plus facilement et à moins de frais que les autres se faire rendre justice.

C'est précisément cette réserve désintéressée qui a gagné la confiance de toutes les parties. Aussi, à un moment donné, tous les réclamants ont-ils, d'un commun accord, demandé à Washington un arbitre.

C'est l'empereur d'Allemagne qui a pris l'initiative de cette proposition.

Fait étonnant, qui honore l'Union, M. Roosevelt s'est résumé fort longtemps; il se récuse encore, à l'heure qu'il est.

Il est lui-même, a-t-il dit, un réclamant, et il ne pourrait être juge et partie dans sa propre cause.

Dans de pareilles conditions, il lui répugnerait de servir d'arbitre.

C'est là précisément ce qui a, plus que jamais, déterminé les réclamants à insister sur leur demande. Mais jusqu'ici le Président n'a pas cédé, et il n'a pas tout à fait tort. La réserve, la neutralité qu'il a observée jusqu'ici convient mieux à la dignité de la grande république qu'il représente.

Quant à la Doctrine Monroe que l'on a fait intervenir dans cette affaire, elle n'a rien à y voir. Personne aujourd'hui ne la conteste plus, et la conduite des puissances, en prenant le chef de l'Union pour arbitre, le prouve clairement.

Quoi qu'il arrive, du reste, et de quelque façon que tournent les événements, ce qui se passe actuellement donne une bien haute idée du rôle que jouent les Etats-Unis dans le monde et de l'estime que professent pour eux le reste de l'humanité. Ils ne s'attendaient pas eux-mêmes au magnifique hommage que leur rend le Vieux Monde.

Tout leur sourit, tout leur réussit, grâce à la modération qu'ils apportent dans leurs faits et gestes.

L'échec jusqu'ici leur est inconnu; ils n'ont que des victoires à leur actif.

Il y a là de quoi faire perdre l'équilibre aux esprits les plus solides.

Dieu veuille que cette série non interrompue de succès ne les éblouisse pas et ne les pousse jamais à faire quelque faux pas qui les égare et leur fasse perdre la voie qu'ils ont suivie jusqu'ici avec tant de bonheur et de sûreté.

Ils n'ont encore tenté, dans le passé, qu'une seule entreprise scabreuse—la conquête des Philippines—dans laquelle l'insuccès pouvait leur coûter cher.

Une fois de plus, la fortune les a favorisés.

Il en sera de même pour les affaires de l'Amérique du Sud où le succès leur est assuré d'avance. Ils n'ont pour réussir qu'à ne pas contrarier les événements qui les favorisent et travaillent pour eux plus qu'ils ne le feraient eux-mêmes.

Le Baron de Krafft-Ebing.

Le baron de Krafft-Ebing, le médecin allemand dont nous avons annoncé la mort hier, était né à Mannheim, le 14 août 1840. Il suivit les cours de médecine aux Universités de Heidelberg, de Zurich, de Vienne et de Prague, et devint, en 1864, médecin-assistant à l'établissement des aliénés d'Illenau.

Ensuite il exerça la médecine à Bade, fut nommé, en 1870, professeur de psychiatrie à Strasbourg et, l'année suivante, directeur de l'établissement des aliénés de la province de Styrie à Graz. En 1880, il entra dans l'enseignement comme professeur de psychiatrie et des maladies du système nerveux à l'Université de cette ville.

M. le docteur de Krafft-Ebing a publié: "Eléments de psychologie médico-légale", Grundzüge der Kriminalpsychologie; Erlangen 1872, traduit en français par le docteur Chatelain avec ce sous-titre, "la Responsabilité criminelle et la capacité civile dans les états de trouble intellectuel", 1874; "Traité de psychopathologie médico-légale", Lehrbuch des gerichtlichen Psychopathologie Stuttgart, 1875; "Traité de psychiatrie", Lehrbuch der Ps., Ibid., 1879; "Psychopathia sexualis", Ibid 1886; "Les nerfs dans l'état normal et dans l'état malade", Meber gesunde und Kranke Nerven, Tubingue, 1887; "Nouvelles recherches dans le domaine de la psychopathie sexuelle", Neue Forschungen auf dem Gebiete des Psych, Stuttgart, 1891; "l'Enseignement clinique dans la Psychiatrie", der Klinische Unterricht in der Psych; Ibid., 1891.

UN DIMANCHE

—DE—

L'AVENT.

Un récent article de M. François Coppée:

La conférence, organisée par un groupe de collectivistes révolutionnaires, avait lieu dans la salle d'un de ces petits cafés-concerts comme il y en a dans tous les faubourgs de Paris. Le tenancier l'avait louée à bon marché pour cet après midi de dimanche, car on ne donnait là que des représentations du soir, et bien que promu momentanément au rang de parlement populaire, le local n'avait guère changé d'aspect.

Dans la salle, c'était, comme à l'ordinaire, un public cruellement empâté, un nuage asphyxiant de fumée de tabac, une nauséabonde odeur de viande humaine. Sans doute, sur la scène, au lieu du pitre aux grimaces de sapajou et de la grosse dame scandaleusement dépoitraillée, on voyait le président de la réunion—un chauve dont tous les cheveux semblaient avoir coulé dans la barbe — et une quizaine de "comitards" assis autour de la sonnette et du verre d'eau; mais, sur des affiches de couleurs criardes, collées aux murs de l'établissement, les portraits du cabotin simiesque et de l'énorme personne aux appas gélatineux semblaient jeter un regard mécontent sur les nouveaux "artistes" qui encombraient leur théâtre. Il y avait aussi dans le piano fermé du chef d'orchestre, dans les pupitres abandonnés et dans la contre-basse solitaire, une muette protestation contre la présence inselite de tous ces politiciens dans l'humble temple d'Euterpe, comme eût dit un poète de l'école de Delille, au commencement du siècle dernier.

Entre nous, les portraits de chanteurs, et le piano, et les pupitres, et la contre-basse n'avaient pas bien raison de prendre ainsi des airs dégoûtés; car pour le pauvre peuple, le café-concert et le club sont aussi mauvais l'un que l'autre, et la chanson stupide et obscène ne vaut pas mieux que le discours chargé de haine et d'envie.

Admirons ici le progrès. Sur cent faubouriens, il y en a peut-être quatre-vingt-dix-neuf à qui l'idée d'écouter un cantique et un sermon ferait hausser les épaules. Nous avons remplacé le cantique et le sermon par les couplets ordurriers du "beuglant" qui dépravent ces malheureux, et par les harangues furibondes du meeting qui les exaspèrent; et c'est là une des conquêtes de l'esprit moderne.

L'ordre du jour de cette réunion était "l'Avenir du Prolétariat", et, depuis l'ouverture de la séance, les orateurs avaient répandu sur l'assistance, à plein arroseir, une ondée de clichés malsains et de dangereuses rengaines.

C'était toujours la même promesse d'une impossible égalité entre tous les hommes, la même prophétie annonçant un nouvel Age d'or, où l'Etat-providence assurerait le bonheur de chaque individu sans nuire à la collectivité, où la science aurait réformé la nature elle-même.

L'avènement de cette ère de justice intégrale et de prospérité absolue, dont personne, d'ailleurs, ne pouvait fixer même approximativement la date, était annoncé par les uns—les jobards—avec des physionomies d'extase et des airs d'illuminés, et, par les autres—les farceurs—avec une éloquence de prêteaux et une verve de boniment. Mais tous, à l'exaltation de cet avenir chimérique, joignaient une satire atroce des réalités du présent.

Sachant bien que leurs auditeurs, si crédules qu'ils fussent, ne se contenteraient pourtant pas tout à fait d'une absurde espérance, ils détournaient l'attention de cette foule souffrante et misérable en lui montrant, avec un geste de haine, le luxe et les jouissances des privilégiés et, après l'avoir affamée d'un creux idéal, ils lui jetaient l'os d'une mauvaise passion à ronger.

Deux orateurs — et ceux-là n'étaient certes pas parmi les naïfs—furent surtout applaudis.

Le premier, un gros sanguin d'une quarantaine d'années, à la tignasse et à la barbe rouge carotte, réalisait, dans l'ensemble et dans tous les détails de sa personne, le type exemplaire du mufle.

Très débraillé, la main gauche dans la poche du veston, il ne cessait de brandir et d'abaisser son poing droit, comme pour enfoncer avec ce marteau, les arguments dans le cerveau des auditeurs. Son enrouement crapuleux, quotidiennement entretenu par les absinthes et les vermouts, convenait à sa harangue incorrecte et limoneuse, mais non sans force, dont les deux "leit-motiv" principaux étaient "l'infâme capital" et la "sueur du peuple."

Ce tribun de bas étage—ancien métreur-vérificateur pour les travaux du bâtiment—jouissait dans le quartier d'une popularité suffisante pour avoir obtenu un siège de conseiller municipal, et les mauvaises langues racontaient que, récemment, dans une affaire d'expropriation, il avait touché un notable pot de vin, fragment de "l'infâme capital" offert par un syndicat de riches entrepreneurs dont la caisse devait précisément son embonpoint à la "sueur du peuple".

Mais l'habile homme, faisant allusion, dans son discours, aux bruits fâcheux qui couraient sur son compte, confondit ses adversaires en les traitant de calotins et de jésuites et donna une preuve éclatante de son intégrité en révélant que la femme du menuisier radical, son concurrent malheureux aux dernières élections, envoyait sa petite fille au catéchisme.

Cependant, après ce plaidoyer pour sa défense personnelle, l'orateur daigna se souvenir de l'objet de la réunion, "l'Avenir du Prolétariat," et conclut par une sédulante description du paradis collectiviste où, grâce au progrès du machinisme, la journée de travail serait réduite à vingt-cinq minutes et où tous les hommes, devenus bons comme du pain, sages comme des images, et ne s'inquiétant plus désormais d'accidents négligeables, tels que les passions, les infirmités, les maladies et la mort, goûteraient un bonheur sans mélange en lisant des journaux et en faisant des élections.

A ce grossier personnage succéda un orateur d'une toute autre qualité, dont le succès fut encore plus vif. Un gentleman, celui-là, sanglé dans une élégante jaquette, le monocle du snob sous le sourcil contracté, et portant la cravate lancée par M. Le Bargy dans son rôle le plus récent—un mince et joli jeune homme au regard froid, à la figure pâle et sèche et à qui sa chevelure frisée au petit fer et sa barbe blonde en pointe donnaient un faux air de mignon du roi Henri III.

Après avoir, pendant quelques années, étouffé des bâillements devant les potaches d'une "seconde" dans un lycée de province, ce normalien, non sans mérite, mais dévoré d'ambition, s'était engagé dans la troupe des cabots politiques et y avait adopté l'emploi des Robespierre. Aussi soignait-il sa toilette comme "l'incorruptibilité" et la rigidité de ses faux-cols égalait celle de ses principes révolutionnaires. Il réussissait avec éclat dans le rôle, et le populo était particulièrement sensible à l'éloquence de ce pseudo aristocrate, dont les phrases étaient polies comme ses ongles et brillantes comme ses bottines vernies.

N'oubliant pas, ce jour-là qu'il parlait à des mangeurs de prêtres et des antimilitaristes, le jeune universitaire leur accommoda une salade de curés avec des gestes pleins de délicatesse et se moucha dans le drapeau tricolore avec la grâce d'un prieur d'autrefois. Ce futur député — qui sait! — ce futur ministre ne manquait pas d'esprit. Tout en gardant un masque impassible, il fit rire son public en couvrant de ridicule la patrie, la gloire, le mariage, la famille, en un mot tous les grotesques préjugés qui seront certainement abolis dans la société future.

Puis, redevenant soudain sérieux et même solennel, il se mit à vaticiner comme le précédent orateur, — hélas! oui — comme le mufle, et il prophétisa, pour une époque indéterminée, bien entendu, le Grand Soir, que suivrait bientôt l'aurore de l'Eden social, d'un monde délicieux où, grâce aux bienfaits de la "solidarité", il y aurait de l'innocence, du bonheur et de la justice, comme s'il en pleuvait.

Or, dans cette réunion, dès le début de la séance, un curieux était entré, un homme au cœur plein de tendre pitié pour les petits et les déshérités, mais aussi plein de mépris, par conséquent, pour les charlatans qui les flagornent et exploitent leur ignorance et leur crédulité. Bien vite, il avait cessé de prêter son attention aux camelots qui se succédaient à cette tribune ou, pour parler plus exactement, devant le trou du souffleur. Il observait à présent, avec un intérêt attristé, les visages des auditeurs, à demi voilés par la fumée de tabac.

Impossible d'en douter! Tous ces pauvres gens étaient dupes de la même absurde et funeste espérance. Cette égalité dans la jouissance, à laquelle la nature elle-même donne de si cruels démentis, ils la croyaient possible, les malheureux! Vainement les bateleurs qui leur promettaient cet avenir chimérique avaient-ils la prudence de ne le leur faire entrevoir que dans le lointain confus des âges, toutes ces bouches béantes, tous ces yeux hypnotisés le voulaient, l'exigeaient, l'appelaient, et pour bientôt, pour demain, pour tout à l'heure. Quelle déception, quelle chute, quand, après cette soûlerie plus forte encore que celle de l'alcool, après ce rêve de fumeur d'opium, ils se réveilleraient, accablés par leur impuissance et condamnés pour la vie au travail et à la misère!

Mais c'était ainsi. Dans cet instant, enivrés par le verbe des tribuns menteurs, ils le croyaient tout proche, le bonheur universel, et la physionomie avide de cette foule n'exprimait qu'une sensation, l'attente!

Découragé de tristesse et de dégoût, le sincère ami des humbles qui se trouvait là ne put supporter plus longtemps ce spectacle. Il sortit de la salle et poussa un soupir de soulagement, quand il fut dehors, dans la brume froide de décembre.

Comme il descendait le faubourg plein d'agitation et de tumulte, où se hâtaient les nombreux passants du dimanche, où les omnibus et les fiacres roulaient avec fracas, une église se trouva sur son chemin—oh! une très pauvre église, sans tour ni clocher, une bâtisse banale et quelconque, à l'alignement du trottoir. Car, dans la banlieue anticléricale, où de grotesques édiles paradent dans de somptueuses mairies du style moderno-rastaquoère, le bon Dieu est, presque toujours, logé dans une grange.

L'homme entra et, tout d'abord constata qu'il n'y avait pas grand monde aux vêpres. Une trentaine de femmes, quelques cornettes blanches de religieuses, voilà tout, et, dans la nef, les trois quarts des chaises restaient inoccupées. Mais, là bas, derrière l'autel, un chœur de voix solennelles, accompagné par l'orgue, chantait la belle antienne de l'Avent:

Rorate, coeli, de super
Et nubes pluant Justum.

Alors le visiteur de cette pauvre paroisse tomba dans une profonde rêverie. Ce chant lui rappelait la période de pénitence et de prière pendant laquelle l'Eglise se prépare à célébrer le mystère de Noël et la naissance du Dieu sauveur qui répandit sur le monde une rosée si féconde de justice et de bonté. Il se souvenait en même temps de l'expression d'ardent désir, de fébrueuse attente, qu'il avait vue tout à l'heure sur le visage de tous les prolétaires.

"Hélas! songeait-il, ce que ces insensés désirent et attendent si impatiemment, ce que les pitres politiques leur font espérer pour leurs arrière-neveux seulement, et au fond, tout au fond du brouillard de l'avenir, c'est tout simplement le bonheur parfait, et, afin de le conquérir, non pour eux, mais toujours pour les générations à naître, on les excite à des luttes affreuses, à des guerres fratricides. Or, ce bonheur parfait et nécessairement éternel — car il ne peut être parfait qu'à cette condition — voilà dix-neuf siècles qu'il leur fut promis pour le lendemain de leur mort, et même donné tout de suite, en ce monde, puisqu'ils pourraient y avoir la joie de le mériter en aimant leur prochain et le délicieux devoir d'être très bons en attendant d'être très heureux. Hélas! pourquoi ces pauvres gens repoussent-ils aujourd'hui cette foi si douce qui répond à tous les besoins de l'âme humaine, qui satisfait son idéal de félicité absolue? Pourquoi se détournent-ils aujourd'hui avec horreur de cette école d'amour et de bonté, la plus sublime que l'univers ait connue et à laquelle ils doivent, sans s'en douter, par atavisme, par ambiance morale, ce qui reste en eux de pur et d'excellent? Pourquoi se pressent-ils si nombreux, non loin d'ici, dans ce bouge où ils s'enivrent de folie et de mensonge, et pourquoi est-elle presque vide, cette maison du Dieu des humbles, qui ne s'est fait homme que pour leur apporter l'espérance et la consolation?"

Mais, tandis que ce passant s'abandonnait à ces mélancoliques réflexions, l'ordre et le chœur continuaient le "Rorate", la prière latine, vieille de plusieurs siècles, comme pour affirmer que la foi chrétienne est certaine de survivre à toutes les persécutions, de vaincre toutes les indifférences, et aussi pour redire, devant le triomphe de l'erreur et de l'iniquité, que, dans le mystère des nues, s'amoncelle l'orage de la justice éternelle.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

Massenet, de tous les compositeurs contemporains, est celui que nous préférons, parce qu'il a su, selon nous, chanter l'amour avec un charme exquis qui nous touche, nous émeut et nous captive. Certaines critiques lui accordent plus d'habileté que de génie et ont même ajouté qu'il employait des *ficelles* pour arriver à ses fins. C'est peut-être vrai, mais, que voulez-vous? nous trouvons que les ficelles dont il se sert sont des cordes d'or d'une suavité infinie, qui font résonner à nos oreilles des mélodies d'une grande richesse et dont le rhythme est vraiment enchanteur. Massenet sait exprimer, dans ses compositions, tout ce qu'il ressent: la douceur, l'amour, les passions violentes, les actions héroïques; et il n'y a qu'à parcourir les partitions de ses plus grands ouvrages, comme "Hérodiade," "Le Cid," "La Navarraise," etc., etc., pour s'assurer de ce fait incontestable. Si nous voulons sortir du grand répertoire pour nous occuper de ses romances détachées, nous trouvons dans "Le Chant Provençal" et dans "L'Elégie" la plus haute expression d'un art d'une incomparable beauté.

Dans "Cendrillon" l'auteur ne s'est pas préoccupé de faire de la musique à grand effet. Il n'est rappelé que le sujet qu'il traitait n'était qu'une féerie tirée, par Henri Cain, d'un conte qui avait amusé notre enfance; et, comme après tout, nous ne sommes, à tout âge, que de grands enfants, il a voulu créer une œuvre qui ajoutât dans notre esprit quelque chose de délicat, de frais et de simple, aux souvenirs charmants que nous avons conservés des impressions que nous a données dans notre jeunesse, la lecture de ce petit chef-d'œuvre de Perrault, tout plein d'une philosophie juste et consolante.

Nous n'avons pas le temps nécessaire pour rendre compte convenablement du spectacle de gala auquel nous avons assisté hier soir, au théâtre de l'Opéra. Il y aurait tant à dire qu'il faudrait, pour cela, plus de vingt fois l'espace qui nous est réservé; aussi omettons-nous forcément, beaucoup de détails très intéressants.

Nous envoyons, tout d'abord, et sans réserve, nos félicitations les plus sincères à MM. Bellet, administrateur de la scène, Carbonneil, régisseur général, Gaston Noblet, chef machiniste, Spangenberg et Louis Neuel, électriciens, qui ont parfaitement monté et dirigé une œuvre aussi importante. Nous commençons par ces messieurs pour leur faire voir qu'on sait apprécier à sa juste valeur le travail opiniâtre auquel ils se sont livrés pour donner tout l'éclat possible à la création, sur notre scène, de la pièce de Massenet.

Leur tâche a été accomplie avec le plus grand succès, car la mise en scène, hier soir, était d'une opulente richesse et tout à fait éblouissante, grâce à leurs efforts et grâce aussi aux magnifiques décors et aux somptueux costumes que s'est procurés M. Charley. Le décor du

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 66 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

TROISIÈME PARTIE

La Comtesse Irène.

XIII

CHASSE TRAGIQUE.

Suite.

Il fallait pour elle eût failli qu'on eût employé auprès d'elle des arguments décisifs.... qui sait, peut-être qu'on lui eût fait violence!

Semblable en cela à certains jaloux, maintenant qu'il avait la preuve d'avoir été trahi, il était tenté de pardonner à l'infidèle pour rejeter presque toute la responsabilité sur son complice.

Oh, à celui-là, par exemple, il ne pardonnerait pas.

Non, certes!

Il paierait pour deux!

Mais comment?

Longtemps le front de Bélus demeura ridé sous l'effort vain de la pensée.... Et puis tout à coup voici que sous les cils durs et embroussaillés, ses prunelles sombres furent illuminées par un éclair rapide.

En même temps un sourire diabolique crispa ses lèvres.

Il avait trouvé.

Et ce devait être terrible, car maintenant le reflet de sa physionomie trahissait une joie cruelle. Elle prenait une expression d'ironie féroce.... et quelqu'un qui eût rencontré alors cet homme se fût demandé s'il ne se trouvait pas en face d'un bandit.

Quand, quelques heures plus tard, il rentra au château, il avait repris possession de lui-même.

A part le feu de ses prunelles qu'il tenait, autant qu'il le pouvait, cachées sous les paupières, rien ne trahissait plus l'homme altéré de vengeance.

En face de sa femme il put se contenir.

Victoire ne soupçonna rien.

Pourtant par instants elle le regardait avec une sorte de crainte.

Elle ne s'expliquait pas le changement qui s'était opéré aussi brusquement en son mari et le calme qu'il affectait lui semblait plus redoutable encore que la violence à laquelle depuis quelque temps il l'avait accoutumée.

Si elle eût pu deviner ce qui se passait dans l'âme du palfrenier, elle fût demeurée épouvantée.

Mais il avait eu l'incroyable énergie de dominer sa colère.

Et comme sa femme le questionnait, il fit un compte rendu imaginaire de son voyage à Talloires.

Il avait marché longtemps dans la neige, ses vêtements étaient mouillés. Il dut les quitter, en revêtir d'autres plus secs.

Puis, lorsqu'il fut seul, avant de descendre aux écuries, il chercha, dans une vieille malle abandonnée dans un coin, une brochure dont la couverture bleue, sale, maculée, disait l'ancienneté.

Cette brochure avait pour titre:

LES POISONS VÉGÉTAUX.—LEURS EFFETS SUR LES ANIMAUX.

Il l'examina un instant, puis la glissa dans une de ses poches, car Victoire venait de rentrer.

Il semblait satisfait.

Quelques minutes plus tard, il était dehors. Et bientôt, après avoir traversé les écuries, il pénétrait dans les greniers à foin.

Il savait que ceux-ci étaient ordinairement solitaires.... et, en ce moment, il recherchait la solitude.

Il s'approcha d'une lucarne afin de mieux voir et s'assit sur le foin odorant.

Là, il n'avait aucune surprise, aucune indiscrétion à craindre.

De la poche où, tout à l'heure, il l'avait dissimulée, il tira la fameuse brochure à laquelle il paraissait attacher un grand prix.

En quoi l'étude des poisons végétaux et celle de leurs effets sur les animaux pouvaient-elles l'intéresser?

Il ouvrit le livre....le parcourut.

Il n'avait qu'une instruction rudimentaire. C'est à peine s'il savait lire et écrire. Pourtant en hésitant un peu il arrivait à déchiffrer les lignes.

Et bientôt il s'arrêta à une page.

Son attention fut plus particulièrement frappée.

En haut de cette page, un entête de chapitre portait cette indication:

"Les plantes nuisibles pour le cheval...."

Ce fut là que les recherches du palfrenier s'arrêtèrent.

Attentivement, mot par mot, Bélus prit connaissance de tout le chapitre.

Tout à coup il cessa de lire.

Et.... de même que le matin, alors qu'il marchait à travers les solitudes de la montagne, un sourire cruel passa sur ses lèvres, s'y fixa de nouveau.

Ah....oui. ..il l'avait trouvée, sa vengeance!

Elle serait ainsi qu'il avait décidé, effrayante, atroce.

Et puis personne ne l'inquiéterait! Les événements se passeraient le plus naturellement du monde. Il n'aurait ni représailles, ni châtiment à craindre.

Qu'y avait-il donc dans ces lignes mystérieuses qu'il parcourait avec un flamboiement dans les prunelles et qu'il gravait dans son cerveau?

Quelle corrélation entre elles et sa vengeance?

Quand il redescendit il s'était de nouveau composé une physionomie.

Celle-ci avait l'impénétrabilité d'un masque.

Dans deux ou trois jours on devait organiser une chasse à courre, malgré la neige et le froid très vif à cette époque de l'année.

Cinq ou six invités, des amis du comte étaient arrivés de Paris.

Bélus en profita pour se rendre dans la forêt, son précieux livre en poche.

La neige avait tombé par places.

Ce fut là que le mari de Victoire s'arrêta.

Et pendant que, dans le lointain, les aboiements des chiens résonnaient par instants, éveillant d'innombrables échos dans la montagne, lui, penché vers la terre, chercha parmi la mousse et les plantes.

Il fut d'abord longtemps sans trouver ce qu'il désirait, puis tout à coup il étouffa une brusque exclamation.

Parmi de grandes herbes à demi séchées, une plante aux feuilles allongées dont la couleur était grisâtre et la surface cotonneuse venait d'apparaître à ses regards.

Les doigts noueux de Bélus la saisirent, l'arrachèrent.

—C'est bien ça....murmura-t-il.

Pourtant, par acquit de conscience, il tira une fois encore la brochure de sa poche....Et il compara la plante qu'il venait de cueillir à celle que représentait une gravure du livre.

Nul doute ne demeurait possible; c'était la même plante.

Il se pencha à nouveau, chercha, et bientôt sous la neige il en découvrit d'autres.

A quelques-unes d'entre elles adhéraient encore de petites fleurs toutes grises qui tombaient dès qu'une secousse agitait la tige.

Il en fit précieusement un paquet, qu'il lia d'un brin de bruyère et qu'il dissimula sous sa veste.

Il s'en revint au château et cacha dans l'un des greniers le paquet d'herbes qu'il avait cueilli.

Il ne devait pas le laisser là longtemps.

Le soir même, toujours en cachette, il le rapportait dans les écuries et le glissait derrière un coffre.

Le lendemain avait lieu la première chasse.

Le cheval que devait monter le comte d'Esclabert était une bête superbe, venue d'Espagne l'année précédente.

Bélus lui donna dès le matin la ration de foin habituelle.

Mais à cette ration il mêla la boîte de plantes rapportées la veille de la montagne.

Ils n'engendraient point la mélancolie les invités du comte Roger.

C'étaient tous des viveurs à son image, de hardis compagnons à qui il ne déplaisait pas, de temps à autre, de quitter Paris, les boulevards pour aller, en un site pittoresque se retremper dans de grandes chasses comme celle que leur offrait aujourd'hui le mari d'Irène.

Au nombre de ces invités était de la Roche.

Armand Trémanzey devait l'accompagner.

Mais, au dernier moment, sous un prétexte quelconque, celui-ci avait ajourné sa visite à une